

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL LUNDI, 23 JUIN 1847.

No. 51

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE L'AMI DE LA RELIGION.

Un des membres les plus distingués de l'Université de France, qu'une mission scientifique avait appelé en Italie, et que des chagrins de famille ont retenu presque tout cet hiver à Rome, a adressé à l'un de ses amis, qui a bien voulu nous la communiquer, la lettre suivante dans laquelle il apprécie avec les sentimens d'un cœur profondément chrétien et la pénétration d'une intelligence élevée, ce prodigieux mouvement qu'ont imprimé aux esprits et à la politique générale de la Péninsule les hautes et saintes pensées de Pie IX.

« Rome, 31 mars 1847.

..... « Vous savez que Rome est bien le séjour le plus convenable aux grandes douleurs. Si la foule des étrangers encombre le Corso et la villa Borghèse, il y a au delà du Forum et du Vélambre, entre l'Aventin et Saint-Jean-de-Latran, des endroits aussi solitaires que les déserts, de belles ruines peu visitées, de vieilles basiliques, comme St-Nérée, St-Césaire, St-Etienne-Rond, où tout est plein de la pensée de la mort, mais de la mort chrétienne; où tout est calme comme l'éternité. Nous allons aussi aux catacombes de Sainte-Agathe avec l'abbé Gerbet qui en fait un pèlerinage aussi édifiant qu'instructif. Maintenant qu'il y a une vingtaine de chapelles déblayées, on y peut suivre toutes les traditions de la liturgie et du symbolisme des premiers siècles; et rien n'est plus admirable que de voir ce digne M. Gerbet avec sa belle figure éclairée par les cierges, expliquant les peintures et les rites sacrés du tenis des martyrs, ou bien s'asseyant sur de vieilles chaires épiscopales taillées dans le tuf, pour y lire une homélie de Saint-Grégoire-le-Grand sur les désirs du ciel, ou encore nous faisant réciter les litanies devant l'image de la Vierge, découverte il y a quelques années au-dessus d'un tombeau du troisième siècle. On éprouve alors des émotions qui adoucissent toutes les souffrances, et qu'on voudrait partager avec tous ceux qu'on aime sur la terre.

..... « Cependant, à vrai dire, vos amis et les miens, à Florence comme à Rome, sont bien moins occupés aujourd'hui de science que de politique. La grande, la seule affaire des Italiens, c'est Pie IX. Le duc de Toscane, longtemps en possession d'une sorte de popularité et regardé comme le prince le plus libéral de la Péninsule, est singulièrement déchu de cette gloire; les portraits du Pape, les vers, les discours, les dissertations sur sa personne et sur les premiers actes de son gouvernement, encombrant les libraires de Florence, de Pise, de Siéne. Les trois hommes qui sont à la tête du parti du progrès, M. Capponi, M. Balbo et M. d'Azeglio, n'ont pour ainsi dire pas d'autre occupation que de régulariser, de contenir, de diriger le mouvement des esprits d'un bout à l'autre de l'Italie. Ce pays que vous avez vu en Jormi et qu'on croyait mort, est maintenant dans une effervescence d'autant plus féconde qu'elle se fait au grand jour, non plus à l'ombre des sociétés secrètes. L'autorité y tolère des réunions de jeunes gens où se tiennent les discours les plus hardis. J'ai entendu dans une société nombreuse, et devant des prélats, un jeune improvisateur exprimer les sentimens les plus passionnés et depuis six mois on compte trente nouveaux journaux ou écrits périodiques. Il est vrai que toute cette agitation n'est pas sans périel, et que le gouvernement pontifical, résolu à ne prendre aucune mesure réactionnaire contre les défenseurs de l'ancien régime, obligé d'employer des fonctionnaires peu affectionnés, contrarié par une partie de la noblesse romaine et de la diplomatie, aura bien de la peine à satisfaire les exigences des amis de la liberté. C'est ce qu'on a vu à propos de l'édit de censure. Personne ne s'attendait à voir supprimer cette institution; on n'en demandait que la réforme. Cependant l'édit n'a pas été compris d'abord, et a soulevé des mécontentemens. Aujourd'hui les esprits commencent à revenir. Le professeur Orioli, que vous connaissez, a publié une lettre où il justifie l'édit, quoiqu'il ne me paraisse pas avoir touché assez profondément la question. Au fond, c'est bien moins un édit de censure qu'un édit contre la censure. 1^o Au lieu d'un censeur unique, d'un censeur ecclésiastique et irresponsable, jugeant arbitrairement d'après ses sentimens personnels, il y a désormais un tribunal de censure composé de deux ecclésiastiques et de trois laïques; et dans ce nombre on a eu soin de donner des représentans à toutes les opinions, même au plus ardent libéralisme. 2^o Ces censeurs ne peuvent prononcer que selon les règles que l'édit leur trace, en déclarant que

toute discussion est permise sur toutes les matières d'administration publique, et en ne défendant que ce qui est défendu par les lois de tous les pays constitutionnels, c'est-à-dire, l'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, etc., etc. On n'avait pas assez vu que l'édit, par cela même qu'il énumère les choses défendues, permet toutes les autres, et qu'il restreint ainsi bien moins la liberté de la presse que l'arbitraire de la censure préventive. Du reste, les hommes qui avaient d'abord accueilli cette mesure avec un silence désapprobateur, ont voulu réparer leur tort en témoignant encore une fois publiquement que leur amour pour le prince réformateur ne s'était pas refroidi. Jeudi dernier, le Pape étant allé à la messe à la Minerve, une foule immense l'a reçu avec des vivats; elle s'est grossie pendant l'office; et à la sortie, les cris ont été si nombreux, si pressans, que le Pape ne pouvant résister à l'entraînement populaire, a traversé à pied la place, est monté à un balcon en face de l'Eglise, et a donné sa bénédiction au milieu d'une sorte d'ivresse universelle.

« Il ne manque pas ici de politesse et d'esprit circonspects, qui s'alarment de cette popularité bruyante, qui rappellent avec inquiétude les commencemens du règne de Louis XVI. D'abord il y a dans tous les pays des gens qui n'aiment pas le bruit, parce qu'ils n'en ont pas; ensuite l'Italie a notre exemple pour s'instruire, et ce qu'elle possède d'hommes les plus éminens, s'emploient exclusivement à cette tâche de donner, de conserver au parti de la liberté la modération qui fait la force. De plus, si le Pape ne peut pas compter à perpétuité sur les suffrages des journalistes et des étudiants qui organisent les ovations, il a pour lui l'affection plus constante et plus efficace du peuple, de ce peuple italien moins blasé que le nôtre par les journaux et les théâtres, plus simple, plus sensible à ce qui est vraiment bon et beau. Le lendemain du jour où le Pape avait été fêté à la Minerve, il devait aller faire sa prière à Saint-Pierre, et le bruit s'étant répandu dans le Trastevere que deux ou trois hommes de Rimini avaient tenu de mauvais propos, les Trasteverins sont allés attendre le Souverain Pontife, ont environné sa voiture, l'ont salué des cris les plus enthousiastes, en lui disant de compter sur eux, et que le peuple se chargeait de veiller à sa sûreté. Ces démonstrations populaires ont d'ailleurs je ne sais quoi de bienveillant et de sage, qui me plaît et me rassure. La foule n'a pas cet aspect menaçant, même dans ses joies, que nous remarquons en France. Je ne craindrais pas d'y laisser aller ma domesticque avec mon enfant sur les bras. C'est que la présence du souverain Pontife réveille toujours un sentiment religieux qui domine et modère tous les autres. Les journalistes peuvent bien ne considérer dans Pie IX que l'instrument de leurs desseins, le réformateur de beaucoup d'abus, le chef d'une révolution italienne, d'un nouveau parti guelfe et d'une troisième ligue lombarde; mais le peuple y voit par-dessus tout son père spirituel, qui prend ce titre à la lettre, qui en fait toutes les fonctions; il voit ce que tout le monde avoue, un prêtre irréprochable, un évêque zélé, un saint.

« Le peuple a raison, et il comprend le rôle du Pape comme le Pape le comprend lui-même. Le Pape et ceux qui l'entourent reconnaissent toutes les difficultés et toute la nécessité des réformes politiques; mais ce qui le préoccupe, ce sont les besoins spirituels de la chrétienté. Le Pape est comme les plus grands de ses prédécesseurs, également pénétré d'une foi profonde en son titre de Vicaire de Jésus-Christ, et d'un profond sentiment de son indignité. Il me représente parfaitement ces Pontifes des premiers siècles si forts de leur faiblesse, si essayés, mais si convaincus de leurs devoirs. Il imite leur conduite en faisant peu à peu revivre les anciennes traditions, en prenant une à une les attributions de l'épiscopat, en prêchant au peuple, ce qui ne s'était pas vu depuis six siècles, en distribuant la sainte communion, comme nous avons eu le bonheur, ma femme et moi, de la recevoir de ses mains, en visitant *incognito*, à pied ou en voiture de place, les écoles des pauvres et les familles indigentes. Il laisse ainsi s'effacer à demi cette qualité de prince temporel, qui avait peut-être trop paru depuis Jules II et Léon X, qui avait contribué à soulever tant de préventions chez nous et ailleurs; et en même tems on retrouve en lui, plus reconnaissable que jamais, l'évêque de Rome, cette autorité toute paternelle et toute désintéressée, que personne n'aurait le courage de haïr, et à laquelle il est bien difficile de ne pas se rendre. Lui-même disait dernièrement qu'en donnant l'amnistie, sa principale pensée avait été de ramener à Dieu plusieurs âmes. En effet, le jour de la fête de Saint-Pierre-aux-Liens, soixante amnisties sont allés dans l'église placée sous cette invocation, communiquer publiquement. Assurément, beaucoup de gens hausseraient les épaules de cette politique uniquement;